

MIRABEAU ET TACITE

En parcourant *les Lettres originales de Mirabeau*, écrites au donjon de Vincennes (1) j'avais remarqué que, parmi les travaux faits par Mirabeau au cours de sa captivité, se trouvait une traduction de Tacite, inconnue jusqu'à ce jour. Les passages suivants de ses lettres avaient particulièrement attiré mon attention. « Auriez-vous le temps — écrivait Mirabeau à son ami Dupont, le 25 mai 1779 — de jeter les yeux sur quelque chose d'une traduction de Tacite (*la Vie d'Agricola* par exemple)? Vous me diriez si cela vaut la peine que je m'applique à un assez grand travail que j'ai ébauché sur cet écrivain sublime? J'ai bien peur que ma passion pour lui ne m'ait paru trop légèrement une vocation pour le traduire; mais je pourrais croire aussi que mon enthousiasme pour ce grand homme ne me rendît trop sévère pour ma traduction qui, à génie égal (eh! bon Dieu! quelle distance!) devrait encore être très inférieure à l'original, vu la différence des langues et le désavantage immense d'avoir à exprimer les idées d'un autre... » (2). Quelques mois après, le 4 novembre, Mirabeau se plaignait à Sophie de Monnier de la rupture de ses relations avec Dupont. « Si dans peu de jours, disait-il, il ne m'écrit pas, je lui écrirai une lettre honnête, mais froide, pour lui dire que mes amis me conseillent de retirer mes lettres à mon tour, puisqu'il a demandé les siennes, et que je le prie de me renvoyer une *Vie d'Agricola* que j'ai traduite de Tacite et que je lui ai confiée. » (3).

Le père de Mirabeau connaissait les occupations littéraires de son fils à Vincennes et il s'en exprimait avec son dédain habituel : « Ce monsieur traduit Tacite dans sa prison, à ce qu'on m'a dit! » L'égoïste amer, qui s'était superbement donné le nom de *l'Ami des Hommes*, n'avait pas assez de mépris pour « un monsieur » qui traduisait du latin. A ce sujet, Lucas de Montigny, le fils adoptif de Mirabeau, a dit dans ses *Mémoires* : « Parmi

(1) Publiées par P. Manuel, 4 vol. in-8°, 1792.

(2) Lettres, Tome III.

(3) Tome IV.



d'autres travaux faits au donjon de Vincennes et restés inédits jusqu'à présent, nous citerons... une traduction incomplète de Tacite, mais complète de *la Vie d'Agricola*, morceau dont l'auteur parle avec peu de confiance... » Sur quoi Lucas de Montigny fondait-il les défiances de Mirabeau à l'égard de sa propre traduction ? Sur une lettre adressée le 3 juin 1779 à son ami Boucher et ainsi conçue : « Croyez-vous que M. Le Noir (1) acceptât le dédicace d'une traduction de Tacite où j'ose coudre des suppléments de moi pour tout ce qui est perdu, outre un grand nombre de notes et des discours ? Cet ouvrage considérable, où je mets le peu de talent que j'ai et toute mon attention, n'est pas fini à beaucoup près (quoique la traduction le soit en brouillon) et ne peut pas même l'être tant que je serai ici, car je manque de beaucoup de livres qu'il m'est nécessaire de consulter. » C'est là dessus que Lucas s'est appuyé pour pouvoir affirmer que cette traduction n'était peut-être pas entièrement digne de l'original et de l'imitateur. Or, dans cette lettre intime, Mirabeau ne faisait preuve que d'une grande modestie et ne méritait pas une appréciation aussi défavorable. Je puis d'ailleurs à cet égard donner une affirmation personnelle très précise pour un fragment de cette œuvre, puisque j'ai retrouvé (2) la traduction originale de *la Vie d'Agricola* par Mirabeau qui vaut la peine d'être lue et que je compte publier prochainement. On y découvre à la fois les qualités et les défauts du célèbre orateur : la vigueur, la passion, l'emphase, l'impétuosité. On voit bien qu'il aime, qu'il adore Tacite (3) et l'on se rappelle à ce sujet l'observation si judicieuse de Victor-Hugo : « Il le dévorait, il s'en nourrissait et quand il arriva à la tribune, en 1789, il avait encore la bouche pleine de cette moelle de lion. On s'en aperçut aux premières paroles qu'il prononça. » Mirabeau avouait, dans des notes inédites, qu'il ne connaissait rien de plus touchant dans l'antiquité que *la Vie d'Agricola* où Tacite avait cherché « à se soulager par des émotions tristes, mais douces, des sentiments pénibles » dont le tableau de la tyrannie, tracé par son fier pinceau, avait accablé son âme. Aussi avait-il pris un plaisir singulier à tra-

(1) Alors lieutenant général de la Police.

(2) Collection des Autographes du chimiste Dubrunfaut provenant de la succession Lucas de Montigny. (A. des A. E.).

(3) Ainsi, il lui prend, pour mettre en tête de sa *Monarchie prussienne sous Frédéric Le Grand*, ces mots extraits de *la Vie d'Agricola* : « *Habuerunt virtutes spatium exemplorum* », et dans une lettre adressée au major Mauvillon, il dit de son livre sur la *Monarchie prussienne* : « Tous ces ouvrages doivent être faits comme Tacite faisait *les Mœurs des Germains* pour encadrer la satire de Rome ».

duire ce morceau, le plus beau et le plus éloquent de la littérature latine. Ce qui ajoute encore à l'intérêt de cette traduction, c'est qu'elle est ornée d'une préface sur Agricola et les anciens Bretons, préface très originale, comme on va le voir.

Après avoir reconnu la valeur historique de la biographie d'Agricola, Mirabeau déclare franchement qu'il ne partage point l'enthousiasme de Tacite pour son héros (1). Il reproche en effet à Agricola d'avoir consenti à servir Néron et Domitien et d'avoir recherché des honneurs. Suivant lui, il n'y a d'autre refuge pour l'honnête homme sous la tyrannie que la vie privée. Agricola n'a donc pas montré la moindre vigueur d'âme. Tout au contraire, il a eu peur de Domitien. Et cependant son rôle était tout autre : il aurait dû exécuter une entreprise pareille à celle dont Monk se chargea plus tard, c'est-à-dire donner à ses concitoyens un monarque légitime. S'il ne pouvait leur trouver un roi digne de ce nom, il aurait dû prendre lui-même le pouvoir et se servir au besoin de son armée pour arriver à ce but et pour s'imposer. Il fallait être soi-même César, et les citoyens auraient aussitôt obéi à la volonté des légions. « Un grand homme, un homme de génie, dit textuellement Mirabeau, devait prétendre à être César, dût le sort auquel on n'échappe point, ne faire de lui qu'un Catilina. On poignarde les Césars... Hé bien ! quel homme de cœur craint un poignard ? Mais non, on ne les poignarde plus, quand la patrie est dissoute, quand tout est corrompu, quand tout est avili... Alors, si je connais bien l'âme de César encore jeune, seulement avide de gloire, non dépravé par la mollesse et par l'ivresse des succès, César aurait dû être le régénérateur de son pays... » C'est à peu près le fond du discours du général Bonaparte aux Directeurs, le 18 brumaire, et le fond du discours de Lucien, le 19 brumaire, aux soldats de Saint-Cloud. N'est-il pas extrêmement curieux de noter que Mirabeau avait, à vingt ans de distance, comme un pressentiment des grands événements qui signaleront la fin du XVIII^e siècle.

Mirabeau se constitue ensuite le défenseur des Bretons et trouve que le discours d'Agricola à ses soldats est la harangue

(1) M. Gaston Boissier, dans son beau livre sur *L'opposition sous les Césars*, dit avec raison que Tacite avait trouvé dans Agricola, son beau-père, « un héros selon son cœur, patient, modéré, ennemi des provocations et des forfanteries, qui ne courait pas au devant des dangers et ne s'exposait pas aux colères du maître quand on pouvait les éviter. »

Dans sa récente *Histoire de la littérature latine*, M. René Pichon reproche à Tacite certaines exagérations dues au zèle d'un gendre.

insidieuse d'un esclave. Le futur orateur de la Constituante proclame la liberté, le premier de tous les biens, D'après lui, les peuples ont un droit absolu à l'indépendance et à la justice. Tournant alors ses regards sur son propre pays, il déclare qu'il est impossible de vivre sous un régime qui ose se servir des lettres de cachet. Il ne peut se consoler de la perte de la liberté, et arrivant à examiner quelle serait la Constitution la plus heureuse et la plus durable, il dit que ce serait celle qui assurerait l'indépendance du peuple et qui fonderait le pouvoir légitime sur une juste autorité. Mirabeau admet qu'on puisse céder à l'ascendant du génie; il défend d'obéir au despotisme. Enfin la voix de l'opinion publique doit toujours se faire entendre et être entendue... Revenant alors aux Bretons qu'il aime, il fait l'éloge de leur fermeté, de leur haine de la mollesse, de leur amour de la guerre. Il regrette qu'ils ne se soient pas fortement confédérés, car jamais l'étranger ne les eût conquis. Examinant ensuite leurs forces militaires, il cherche à établir que les troupes réglées ne sont bonnes qu'à installer une autorité arbitraire, puis à en précipiter la chute, et il cite à cet égard les légions romaines qui étaient devenues des troupes plus propres à la révolte qu'au combat. Il conclut à la décadence des États qui sont défendus par de telles légions et à la nécessité de puissantes confédérations pour les pays qui veulent vivre.

On voit dans cet écrit de Mirabeau percer déjà les idées qui feront sa popularité : la haine de la tyrannie, l'amour absolu de la liberté, l'appel à l'insurrection contre les despotes, l'installation d'un pouvoir fort, juste et libéral, la nécessité de la fraternité et de l'union, la prédominance de l'opinion publique, la valeur d'un peuple uni et armé pour son indépendance. Cette belle préface mérite donc d'être lue avec l'attention qu'on doit porter à tout écrit sorti de la plume de Mirabeau.

Il me paraît en outre assez piquant de faire remarquer que cette même *Vie d'Agricola* a eu depuis pour traducteur le prince Napoléon-Louis-Bonaparte, fils du roi Louis, tué à Forli en 1834. Voici ce que ce prince, au début d'une traduction pareille et destinée uniquement aux personnes de sa famille, écrivait à sa cousine Juliette de Villeneuve. Je le cite, parce que ses appréciations se rapprochent beaucoup de celles qu'avait émises sur le même sujet Mirabeau lui-même.

« Ma chère cousine, j'espère que vous voudrez bien accepter ma traduction de la *Vie d'Agricola*. Je vous la dédie en marque d'une amitié bien sincère.

« Tacite est le modèle des écrivains; presque à chacune de ses

phrases il fait éprouver une sensation profonde; ses ouvrages respirent la vertu la plus pure; ses idées sont justes et fortes; bien différent de certains auteurs de nos jours, il dédaigne les grands mots et les déclamations. Sa conscience seule est son guide; il ne dit que ce qu'il sent; et qui mieux que lui, a senti l'amour de la patrie et la haine de la tyrannie? Il aime le genre humain, et, lorsqu'il dénonce à la postérité les crimes des oppresseurs de son temps, c'est avec cette noble modération et cette frappante vérité, qui seules sont dignes de l'histoire!

« Pour bien traduire ce grand homme, il faudrait être bref, sans obscurité; il faudrait s'approcher de la force de son style, sans s'éloigner de sa simplicité pleine de noblesse. Ces conditions me semblent bien difficiles à remplir; aussi je réclame votre indulgence pour ma *Vie d'Agricola*... D'ailleurs, quelque affaibli que soit Tacite dans ma traduction, vous y trouverez toujours des pensées nobles et généreuses, si bien faites pour émouvoir une âme comme la vôtre! » Il est très curieux de relever que ce jeune Bonaparte avait, à l'opposé du fondateur de sa famille, l'amour de Tacite. On sait en effet, et je n'y insiste pas ici, combien Napoléon I^{er} détestait l'auteur des *Histoires et des Annales* et de quel ressentiment injuste il le poursuivait. Il se croyait atteint lui-même dans la personne des Césars. Mais malgré son opinion défavorable à Tacite, la *Vie d'Agricola* restera le chef d'œuvre du grand historien (1). Je me rappelle quelques lignes saisissantes de Berryer à son neveu, qui méritent de trouver place dans ce court préambule. Les voici dans leur teneur exacte: « Ce que tu me dis d'*Agricola* est bien apprécié. Là sont, en effet, des pages les plus belles, des pensées les plus élevées, des mouvements les plus éloquents que l'antiquité nous ait laissés. Tu as raison de rapprocher cette fin d'*Agricola*: *Tu vero felix Agricola... Si quis piorum manibus locus...* des hautes pensées et du splendide langage des oraisons funèbres de Bossuet. »

Cette *Vie d'Agricola* écrite quatre ans après sa mort, en l'an 98 de J.-C., au commencement du règne de Trajan, a ému et inspiré des génies tels que Bossuet, Racine, Montesquieu. Le tableau de la tyrannie romaine est sorti de la main d'un maître. Il est d'une telle intensité de couleurs que les tons en sont restés aussi vivants qu'au premier jour. Comment ne partagerait-on pas, aujourd'hui encore, la légitime indignation de Tacite, et ne serait-on pas profondément ému en relisant cette tragique des-

(1) On a pu dire que c'était « la plus belle biographie qui ait été écrite dans aucune langue. » (Ch. Louandre, *Traduction de Tacite*).

cription des violences et des atrocités impériales, des exils et des massacres, ce brûlement des œuvres du génie en plein Forum, comme s'il eût été possible d'étouffer dans les flammes la voix d'un peuple et la conscience de l'humanité ; ce récit de la longue patience des Romains qui allaient jusqu'au bout de la servitude, n'osant ni parler, ni même entendre, et réduits à faire semblant de ne se souvenir de rien?... Comment ne pas être attendri par cette péroraison sublime où Tacite montre une sérénité, une résignation, une espérance admirables et s'élève si au-dessus des sentiments ordinaires de l'humanité ?

Avec la Révolution française, Tacite était devenu tout à coup un peintre d'une sombre et cruelle réalité (1). Les faiblesses et les vertus de Louis XVI, les effroyables malheurs dont lui et les siens furent victimes, les divisions et les colères des partis, les fureurs des Jacobins, les proscriptions, les égorgements, les échafauds, les horreurs de la guerre civile, tout semblait revivre dans les pages ardentes de l'historien romain. Puis après les terribles agitations de l'époque révolutionnaire, le dictateur et la complaisance servile d'un Sénat allaient reparaître comme autrefois.

Aussi m'a-t-il semblé fort intéressant de sortir de l'ombre la préface et la traduction de la *Vie d'Agriola* écrites par le plus grand orateur de la Révolution et de rapprocher un instant, ce qui ne surprendra personne, Tacite de Mirabeau.

HENRI WELSCHINGER.

